Document généré le 4 août 2025 07:00

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Une rêveuse marchande très déterminée

Sébastien Lavoie

Numéro 144, hiver 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/65704ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lavoie, S. (2011). Une rêveuse marchande très déterminée. *Lettres québécoises*, (144), 56–57.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par SÉBASTIEN LAVOIE

Une rêveuse marchande très déterminée

Voilà déjà une décennie que le Marchand de feuilles est parmi nous…

Mélanie Vincelette n'avait pas encore en poche son doctorat en lettres de l'Université McGill quand elle a fondé Marchand de feuilles. Évidemment, quand on décide de devenir éditrice, la première chose à trouver, c'est de bons livres. « Et des bons livres, ça ne court pas les rues », affirme-t-elle avec une autorité que je verrai beaucoup moins souvent que son sourire lors de mon entrevue.

Elle a bien alors ses *Petites géographies orientales* dans ses tiroirs ; sa fréquentation du milieu universitaire explique aussi que Véronique Bessens, qui traînait dans ses cartons *Un train en cache un autre*, se soit trouvée sur sa route. Mais comment expliquer que la prolifique Suzanne Myre et son *J'ai de mauvaises nouvelles pour vous* ait aussi fait partie du bouquet inaugural ? La réponse est déconcertante de simplicité.

« J'avais mis une annonce dans le Voir ! »

Tout, chez Mélanie Vincelette, paraît des plus simple, paraît aller de soi. Il allait de soi, dès l'enfance, qu'elle fonderait sa propre entreprise. « J'ai toujours été en affaires, dans ma vie. Déjà, toute petite, je vendais des choses sur le bord de la route. » Que l'entreprise à fonder soit une maison d'édition allait de soi aussi puisqu'elle a publié son premier fanzine à 10 ans…

J'ai formulé ma première question idiote dès les premiers instants de l'entrevue, en lui demandant si elle publiait autre chose que des œuvres dites littéraires. Elle a à peine tiqué avant de me rappeler ses études à McGill, avec François Ricard, où l'approche sociocritique de Marc Angenot domine (ses étudiants doivent lire les journaux à un sou du XIXe siècle). « Essayer de créer des catégories, c'est toujours un peu bancal [je suis sûr qu'elle a pensé « stupide »] » ; « avec Marchand de feuilles, je fais un peu de la sociocritique appliquée ; des œuvres littéraires, oui, mais en même temps accessibles à un large public. »

Parenthèse jeunesse

En me disant cela, elle ne pensait certainement pas à son incursion (avec *Le géranium*, illustré par Melinda Josie et écrit par une Mélanie Vincelette qui a pudiquement préféré signer du nom de jeune fille de sa mère, Tellier) dans le monde de la littérature jeunesse, couronnée en 2010 du prix TD, puisque la collection « Bourgeon » a pour slogan : « Des livres pour les enfants savants ». Là sont publiés des livres « destinés aux enfants savants qui n'aiment pas qu'on leur parle en bébé. Les bourgeons suivent des cours de mandarin depuis le ventre de leur maman, écoutent Chopin pendant leur sommeil et écrivent leur nom dès l'âge de 2 ans. C'est presque magique[1]. »

MÉLANIE VINCELETTE

Aujourd'hui éditrice à temps plein, Mélanie Vincelette décrit les premières années de Marchand de feuilles comme « un sacerdoce », ajoutant ne plus pouvoir entendre le bruit du ruban adhésif. Le plus pénible a visiblement été la distribution, des dizaines et des centaines de boîtes à remplir, à désemplir ou encore à sceller avec du ruban adhésif…

Mélanie Vincelette est issue de la génération qui a grandi avec La courte échelle, mais c'est avec *L'étranger* qu'elle a été initiée à la littérature (c'est son père qui, à douze ans, lui a mis le livre de Camus entre les mains ; elle dit d'ailleurs toujours lui en vouloir…). Elle juge durement une bonne partie de la production littéraire destinée aux jeunes. « C'est de la purée ! » tranche-t-elle, ajoutant tout de suite qu'il ne faut pas tout jeter, et interrogeant toutefois fermement le manque de substance de plusieurs publications. Et les quatre parutions de sa collection répondent à ce qu'elle réclame de cette littérature : « On veut des mots compliqués, on ne prend pas les jeunes pour des cons. » C'est qu'ils sont curieux, les enfants ; on a tendance à l'oublier.

Énergie et foi

Le cœur et les reins de l'activité éditoriale restent tout de même la littérature pour adultes : quatre-vingts titres écrits par environ cinquante-cinq auteurs. Aujourd'hui éditrice à temps plein, Mélanie Vincelette décrit les premières années de Marchand de feuilles comme « un sacerdoce », ajoutant ne plus pouvoir entendre le bruit du ruban adhésif. C'est qu'elle s'est lancée dans

l'édition avec l'énergie des premiers colons. Elle faisait presque tout toute seule. Le plus pénible a visiblement été la distribution, des dizaines et des centaines de boîtes à remplir, à désemplir ou encore à sceller avec du ruban adhésif…

En se distribuant elle-même, elle pouvait se permettre de vendre ses livres à très bas prix. Et l'expérience n'a pas été que douloureuse puisqu'elle se félicite des liens tissés avec les libraires, déplorant au passage que ces derniers et les éditeurs ne soient pas plus proches. Les libraires l'ont très bien soutenue, mettant souvent ses livres de l'avant (« Les librairies ont été sensationnelles à notre endroit »). Il est vrai que de ne pas faire affaire avec un distributeur décourageait quantité d'entre eux d'effectuer ces retours à l'éditeur qu'ils auraient normalement faits de manière mécanique, mais, en contrepartie, ça prenait parfois un certain temps avant que ces mêmes libraires ne s'aperçoivent qu'un titre du Marchand de feuilles n'était plus accessible sur leurs tablettes… Aujourd'hui, avec le distributeur Hachette, tout cela est de l'histoire ancienne.

Par contre, c'est toujours Mélanie Vincelette qui assure le remarqué service de traiteur lors de ses lancements. « Si je n'avais pas été éditrice, j'aurais fait quelque chose dans le domaine de la restauration ! » avoue-t-elle sans fausse modestie. Est-ce sa moitié anglophone qui la pousse à toujours parler entrepreneuriat ? Ou est-ce sa moitié francophone qui l'oblige à constamment s'excuser d'avoir des réflexions à caractère mercantile ? L'entrevue ne m'a pas permis de percer le mystère. Ce qui est sûr, c'est qu'avec un nom comme Marchand de feuilles, elle met clairement cartes sur table quant à ses ambitions commerciales.

En fondant sa maison d'édition, elle ambitionnait de tout révolutionner. « Ça prenait la ferveur de la jeunesse pour le faire. » Aujourd'hui, elle s'est certes assagie, mais ses ambitions n'ont pas diminué. Quand je lui demande si la France est pour elle ce mirage décrié par les cyniques, un endroit où l'écrivain québécois ne peut espérer qu'être exhibé tel un Sauvage du XVII^e siècle, elle me répond que la France n'est qu'un marché. Un formidable marché pour n'importe quel écrivain francophone, certes, mais rien de plus qu'un marché.

Elle précise, si besoin est, que de « faire éditeur » en France est bien différent que d'être éditrice au Québec, me renvoyant à la métaphore du vin qu'elle a employée dans son dernier roman, *Polynie* (Robert Laffont). Sur ce continent, tout reste à faire, personne ne peut s'asseoir sur une réputation, sur un nom, comme peuvent le faire les propriétaires du Saint-Émilion, par exemple. Conséquemment, si on veut tailler sa place au soleil, être « accepté par le monde », il faut non seulement faire beaucoup de choses, mais surtout exceller.

C'est avec la résolution d'une immigrante que Mélanie Vincelette s'attaque au monde de la littérature, et sa foi lui rapporte. Quelques jours avant l'entrevue, elle parcourait les chiffres que lui avait envoyés Le Livre de poche à propos des ventes de *La bar-mitsva de Samuel*, de David Fitoussi ; elle en rayonnait encore : « Ce livre-là, ce n'est pas un éditeur français qui est venu l'acquérir pour ensuite le revendre au Livre de poche. Non. C'est nous-mêmes qui l'avons vendu ! »

Elle dit faire partie des pionnières de l'aventure écrite dans cette partie du Nouveau Monde, et cette perspective l'enchante puisqu'elle a l'impression que les chemins restent à être tracés, que tout est à faire. Le premier roman publié ici l'a été il y a moins de deux cents ans… Qu'était la littérature française deux cents ans après son avènement ? demande-t-elle avant de répondre : à construire !

Une foi de charbonnier, que je vous dis

Comme elle ne fait rien comme les autres, elle n'a pas fondé la revue *Zinc* avant de créer sa maison d'édition, mais après. Elle l'a cependant créée pour la même raison que toutes les revues littéraires sont créées, pour l'oxygénation : de sa maison d'édition, en y publiant des textes qui ne cadrent pas nécessairement avec sa politique éditoriale, et d'elle-même : « *Zinc*, c'est mon terrain de jeu. »

Mais, j'y pense, quelle est la philosophie éditoriale de Marchand de feuilles ? Mélanie Vincelette ne veut pas répondre formellement à cette question : secret d'édition. Mais c'est mon travail d'insister… Qu'est-ce que vous publiez dans *Zinc* que vous ne… Elle me dit voir dans notre littérature trois choses : un réalisme magique nordique sur lequel elle passe vite en évoquant *La chasse-galerie ;* un mouvement qu'elle répugne à appeler néo-terroir, mais qui trace *La carte et le territoire* (elle est loin d'être une fan de Michel Houellebecq ; cite Nicolas Dickner en exemple) ; et, finalement, elle parle de toute cette littérature cultivant le narrateur-enfant, celle qui, mondialement, se lit sous la plume d'Émile Ajar ou de Salman Rushdie et dont le chef de file d'ici se nomme Réjean Ducharme (c'est Marchand de feuilles qui a publié Éric Dupont et Fannie Loiselle…).

Mon Colombo intérieur s'est imposé ; comme lui, j'ai oublié de poser une question pourtant importante et j'ai dû revenir à la charge. C'est par courriel qu'elle m'a donc répondu :

> *Pour ce qui est de la question de l'avenir, mon avenir est dans les livres comme mon passé. J'ai fabriqué mon premier fanzine quand j'étais en troisième année B à l'école Marie-Rollet avec des amis de ma classe. On avait fait des photocopies chez Kim, le dépanneur coréen, et broché le tout avec beaucoup d'enthousiasme avant de les vendre 25 cents au bazar du sous-sol de l'église. J'ai l'impression que pas grand-chose n'a changé depuis sauf les moyens dont je dispose et j'espère toujours conserver cet enthousiasme de la première heure.*

1. http://www.bourgeon.ca/bourgeon_002.htm

« Le torrent » d'**Anne Hébert** à l'écran

INFO capsule

Anne Hébert, sans doute l'un de nos plus grands écrivains, a été choyée par le cinéma. Tous ont vu *Kamouraska,* le film magnifique réalisé par Claude Jutra en 1973. Plus tard est venu *Les fous de Bassan* (1987) d'Yves Simoneau, un autre réalisateur dont la carrière a dépassé nos frontières.

Voici qu'on annonce que Simon Lavoie, qui en sera à son troisième long métrage, a choisi de produire en film la nouvelle « Le torrent » écrite en 1945, mais publiée seulement en 1950, sans doute parce que le texte était trop choquant. Anne Hébert rompait avec la tradition en mettant de l'avant les rapports absolument conflictuels entre une mère et son fils. François est sous la poigne d'acier de sa mère qui, par culpabilité d'avoir mis au monde un enfant hors mariage, a décidé de vivre dans le parfait isolement. « J'étais un enfant dépossédé du monde, dit François le fils de Claudine. Par le décret d'une volonté antérieure à la mienne, je devais renoncer à toute possession en cette vie. […] ». Entre les deux personnages, la haine.

Une nouvelle forte, où Anne Hébert montrait l'image renversée de la mère, celle qui écrase au lieu d'aimer et contre laquelle l'enfant doit se défendre de toutes ses forces sans quoi il mourra. Et puis, sous-jacente, la sexualité prégnante et culpabilisante. De quoi choquer le clergé tout-puissant de l'époque pour lequel la figure de Marie, la vierge mais aussi la mère, prenait dans ce récit la forme de la méduse. Qu'en fera Simon Lavoie ? Nous ne le saurons que lorsque le film sera à l'écran. Le tournage aura lieu sur une ferme de Brownsburg-Chatham, dans les Basses-Laurentides. Les acteurs choisis sont Victor-Andrés Trelles Turgeon (François) et Laurence Lebœuf (Amica), deux jeunes qui se sont imposés, alors que Dominique Quesnel (Claudine Perreault, la mère) a fait ses débuts dans *Jésus de Montréal* en 1989.